

Si l'amour n'était pas

*« Eu queria
apanhar uma braçada
do infinito em luz que a mim se misturava »*

Ana Cristina Cesar

Si l'amour n'était pas

(Toute brûlure est reste de soleil)

La fille
La mère
Le professeur
Le frère
Une serveuse dans un bar
Un étudiant étranger
Sa sœur noire
Un militant politique
Héphaïstos

Des voix dans la nuit...

Divers lieux à l'intérieur et à proximité d'un campus universitaire.
Les prémisses de l'aube, les profondeurs de la nuit, un feu d'artifices.
Le tremblement des corps, des pensées, pris dans l'insatisfaction de leur devenir.
La nature toute proche qui, tel un craquement inattendu, déborde *irrépressiblement* tout ce qui tente de la contenir, laissant surgir un désir violent de renverser le monde.
De la musique.

I-

L'entrée d'un appartement en ville. La fin de la nuit. Bruits de musique au dehors.

Une jeune femme entre, suivie d'un homme sensiblement du même âge. On distingue à peine leurs silhouettes, prises par la lumière de la rue, à travers les fenêtres du salon. Ils sont ivres, joyeux, ils se désirent l'un l'autre. A peine entrés, ils s'embrassent, s'étreignent, commencent à se déshabiller mutuellement. Tout en riant, la jeune femme fait signe à l'homme de ne pas faire de bruit, ce qui les fait rire d'autant plus. Elle enlève ses chaussures, et lui indique de faire la même chose. En essayant de s'appuyer sur lui, elle le déséquilibre, et ils finissent par tomber tous les deux, l'un sur l'autre. Ils commencent à faire l'amour à même le sol, tels qu'ils sont. Quelques instants plus tard, de la lumière apparaît sous la porte de l'une des chambres. La porte commence à s'ouvrir, la jeune femme repousse alors le jeune homme violemment, puis saisit ses vêtements qu'elle garde contre elle. Elle lui fait signe de se taire. La porte s'ouvre complètement, une femme plus âgée apparaît dans le contre jour, cette fois, de la lumière de la chambre. Elle allume la lumière du couloir.

La Mère Cette musique... Je suis fatiguée moi, de toute cette... musique... (Plus fort) Eh ! Est-ce qu'ils ne dorment jamais ? Est-ce qu'ils ne savent pas qu'il y a des gens travaillent ici ? Je travaille, moi, vous entendez ? Je travaille... Alors il faut que je dorme. (Temps) JE TRAVAILLE !

(On entend les pleurs d'un enfant)

La Fille Tu l'as réveillé !

(La Fille prend ses affaires, se lève, et va dans l'autre chambre. Temps)

La Mère Je m'appelle Jacqueline... Quand j'étais plus jeune on disait *Jackie*. Mais plus personne ne dit plus ce nom-là aujourd'hui. (Temps.) Ce n'est pas moi qui l'ai réveillé, c'est cette musique ! Pas moi...(Temps) C'est son fils... mais il n'y a pas de père... Elle l'a eu toute seule, comme on dit aujourd'hui. Toute seule ! (Temps) Vous devriez vous rhabiller... De toutes façons maintenant, il va falloir qu'elle s'en occupe... Cette musique...

(La Mère retourne dans sa chambre et ferme la porte. L'homme resté seul, commence à s'habiller. La Fille revient avec son enfant dans les bras. Elle le regarde s'habiller)

L'Etranger Comment il s'appelle ?

La Fille C'est mieux de ne pas savoir.

(Temps)

L'Etranger On va se revoir ?

La Fille Non.

L'Etranger Peut-être c'est notre destin ?...

La Fille (Elle berce son enfant) Je ne crois pas au destin.

L'Etranger C'est parce que tu es triste. Quand on est triste, on ne voit pas l'avenir.

La Fille Tire-toi maintenant. J'ai assez avec les conneries de ma mère. (Il finit de s'habiller, puis va pour sortir) Et éteins la lumière. (Temps) Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

L'Etranger Rien. J'aime bien ton odeur.

(Elle lui répond en lui montrant son majeur relevé. Il éteint la lumière puis sort. La jeune femme s'assoit à nouveau par terre avec son enfant dans les bras. Ils s'endorment tous les deux. Dehors, on commence à percevoir la lumière du jour.)

II-

Le jour est levé. Une rue. Un homme marche seul au milieu de la chaussée déserte. Il se parle à lui-même, ou bien à d'autres, sans trop vraiment faire la différence.

Le Frère (Il tend sa bière à qui en veut) Je suis partageur moi, tu comprends ? C'est mon premier jour... (Il regarde le ciel) Ouais, c'est ça ! (Il boit) Alors je me suis dit, maintenant, finies les conneries, je vais recommencer la vie... Une autre vie, comment dire – propre, à l'écoute des autres, avec un travail moi aussi. (Il boit) Voilà, je bois un peu, mais c'est juste pour commencer, parce qu'après, terminé, nickel ! Eh ? Tu travailles toi ? Parce moi, je veux dire, j'ai mon idée... J'ai réfléchi là-dedans... La place, l'humanité, tout ça ! Ce qui compte, en fin de compte, ce n'est pas le travail, c'est de bien commencer quelque part. Moi, par exemple, je n'ai pas bien commencé, je n'ai pas eu ma chance pour ce qui est du départ... Mais maintenant, je sens bien que tout ça va changer... On ne peut pas non plus n'avoir que du mauvais. Non ? Donc moi, je recommence maintenant, avec l'aube, parce que voilà, c'est beau ! Hier je ne pouvais pas, mais aujourd'hui, c'est différent... Aujourd'hui, je prends un autre départ, un... nouveau départ. Tu n'es pas d'accord ? Eh toi, la société ? Tu n'es pas d'accord pour que je prenne un nouveau départ ? Non mais regarde, les autres, les nantis, tous ils ont droit à une nouvelle chance, tous ! Et pourtant tous, ils perdent, ils mentent, ils trichent... Certains même plusieurs fois... Eh bien tous, ils ont droit à un nouveau départ. Alors pourquoi pas moi ? J'ai réfléchi, je pourrais faire des choses, même autres que le travail, je veux dire... mais *clean, nickel*... On recommence... *Hasta la vista baby* ! Mais pour ça, il faut que je trouve une main secourable, une putain de main secourable, quelqu'un qui dirait, oui ce type je le connais, il vaut la peine. Il vaut la peine ! Et tu imagines, ce type, ce serait moi ! (Il boit) Voilà... *Clean, nickel* !

(Il poursuit son chemin.)

III-

Une salle de cours à l'université. Le professeur fait son cours. La salle est presque vide, seuls quelques étudiants encore endormis l'écoutent. Il s'interrompt pour regarder dehors, puis revient.

Le Professeur

... Ainsi nous pouvons dire qu'il est impossible de dissocier la nature humaine de la société et de l'histoire. De la société premièrement, car comme le rappelle Fergusson, en l'homme « la société se révèle aussi ancienne que l'individu. » De l'histoire ensuite, car en vertu d'une « propriété particulière à l'homme », « l'espèce aussi bien que l'individu, a son propre progrès ». De sorte que l'homme dans son ensemble « possède en lui le principe de son progrès. » Il n'y a donc pas à entrer dans la société et dans l'histoire, parce que nous sommes toujours dans la société et toujours dans l'histoire. De même on peut dire que les individus n'ont pas à *faire* société, ils sont d'emblée *associés* par des liens qui opèrent en deçà de toute institution. Quels sont ces liens ? La sympathie, la bienveillance, la compassion, mais aussi bien sûr, la répugnance, la rivalité, la jalousie. Ce sont ces liens affectifs et passionnels qui forment le tissu des communautés, c'est à dire des formes d'existence de la société civile au cours de l'histoire. On peut citer la famille, le village, la tribu, la nation, etc. L'essentiel est ici de comprendre que ce n'est pas le lien économique qui fait tenir entre elles ces différentes sociétés. Au contraire, et c'est là sans doute la grande originalité d'Adam Fergusson, et de son *Essai sur l'histoire de la société civile*. Selon lui, le lien d'intérêt qui se noue entre les partenaires de l'échange marchand agit tel, « un principe dissociatif », en ce qu'il tend continuellement à « défaire » l'union spontanée qui se forme par le jeu des affects et des passions. Les liens de l'intérêt tendent à dissocier ceux que les liens de l'affection ont associés, de sorte que la société civile est travaillée de l'intérieur, tout au long de son histoire, par un double mécanisme d'association et de dissociation... d'association et de dissociation.

(Il s'arrête, regarde sa classe parsemée)

IV-

La cafétéria du campus, presque déserte. L'Etranger, assis à une table. La Serveuse lui amène un café.

La Serveuse La fille avec qui tu étais hier soir, c'est ma meilleure amie.

L'Etranger Ah oui ?

La Serveuse Je vous ai vu partir ensemble.

L'Etranger Je cherche un logement.

La Serveuse C'est pour ça que tu sors avec des filles ?

L'Etranger Je cherche du travail aussi.

La Serveuse Qu'est-ce que tu sais faire ?

L'Etranger Le ménage, les poubelles... Des trucs de black quoi !

La Serveuse Tu es là depuis longtemps ?

L'Etranger Deux mois, avant j'étais en Allemagne.

La Serveuse Tu as des papiers ?

L'Etranger J'ai un visa pour trois mois.

La Serveuse Pour le travail, tu voudrais quoi ?

L'Etranger N'importe quoi vraiment. Tu peux m'aider ?

La Serveuse Il faut voir.

L'Etranger Et toi, tu sais faire quoi à part ici ?

La Serveuse Je ne sais pas. Comme toi...

L'Etranger C'est à dire ?

La Serveuse Baiser les filles ! (Elle rit, puis elle le laisse là)

L'Etranger Il faut que je m'inscrive à l'administration. Avec l'inscription, je pourrais renouveler mon titre de séjour. Je pourrais rester...

La Serveuse Pourquoi tu es parti au juste ?

L'Etranger Parce qu'il y a trop de noirs en Afrique ! Et puis ici, c'est mieux pour baiser les filles.

La Serveuse C'est quoi ton pays ?

L'Etranger Le Congo.

La Serveuse Mais sérieusement, pourquoi tu es parti ?

L'Etranger C'est à cause de la politique. L'administration, c'est le bâtiment qui est là-bas ?

La Serveuse Oui, c'est ça, mais il n'y a personne en ce moment. A cause de la grève. (Il va pour s'en aller) Attends... Je connais un type, il travaille à la déchetterie. C'est à côté d'ici. Des fois, il a besoin de monde pour l'aider. L'adresse est sur le papier. (Elle lui donne un papier) Il faut juste lui faire des courses, mais c'est aussi écrit sur le papier.

L'Etranger Merci. Et pour dormir ?

La Serveuse Je vais voir. Reviens ce soir, quand j'aurais fini.

(Il lui fait un signe, puis part. Elle continue son travail)

V-

La même salle de cours à l'université. Les mêmes qu'à la séquence III.

Le Professeur (qui a arrêté son cours) Où sont les autres ?

Un Etudiant Il y a une autre manifestation cet après-midi. Certains sont déjà là-bas.

Le Professeur Et vous ? Pourquoi n'y êtes-vous pas ?

(Un temps)

Un Autre étudiant Les examens ont été maintenus, monsieur.

Le Professeur S'il n'y a plus d'élève, il n'y aura plus non plus d'examen.

Un Troisième S'il n'y a plus de professeur, il n'y aura plus non plus de sujet d'examen.

(Silence. Le professeur ne sait s'il doit reprendre son cours, ou s'arrêter là.)

Le Professeur Ce que je veux vous montrer, c'est qu'il y a une certaine déconstruction à opérer, du moins un certain nombre d'idées reçues, véhiculée par la pensée néolibérale, qu'il nous appartient de « dénaturiser ». Ce principe de dissociation, lié à l'intérêt économique, en est une. Mais on retrouve chez Fergusson, ce même principe concernant le pouvoir.

Le Premier Vous voulez dire qu'un groupe, quel qu'il soit, n'aurait pas besoin d'une autorité extérieure pour s'organiser ?

Le Professeur C'est effectivement ce que dit Fergusson. Il affirme même que le pouvoir est produit antérieurement à toute institution politique et à toute codification juridique. Il cite l'exemple comme il dit des « sauvages de l'Amérique du Nord », je vous rappelle que ce texte date du XVIIIème siècle : en l'absence de toute « forme fixe de gouvernement », ces « nations » se conduisent avec tout le « concert » dont sont capables les « nations constituées », « leur société civile est organisée avec ordre sans l'aide de la police ou de lois coercitives. »

Le Troisième ACAB! (Quelques autres reprennent également) ACAB ! ACAB !

Le Professeur Pardon ?

Le Premier All Cops Are Bastards ! Les flics sont tous des bâtards !

Le Professeur Oui... ce n'est pas non plus, tout à fait l'objet de ce cours.

VI-

La cuisine de l'appartement, plus tard dans la matinée. La Mère est assise à la table, la Fille fume une cigarette à la fenêtre.

La Mère Il est sorti hier. Tu lui as parlé ? Pourquoi est-ce qu'il n'est pas venu directement ?

La Fille Je ne sais pas.

La Mère Il sait pour le petit?

La Fille Non.

(Temps)

La Mère Je suis fatiguée, moi, tu le sais ça ? Fatiguée. Tu verras quand ton fils à toi aussi te causera des soucis! Quand les voisins te regarderont de travers, à cause de sa conduite. Comme si les parents y pouvaient quelque chose... Quand ils te croiseront dans l'escalier sans oser demander vraiment ce qui arrive, et pour finir par ne plus te parler du tout. Jusqu'au jour où tu comprendras à leur regard distant, qu'ils l'ont appris par quelqu'un d'autre...

La Fille C'est toi qui ne parles plus aux voisins depuis qu'il a été arrêté.

La Mère Evidemment ! Parce que toi tu parles avec tout le monde ! Tu verrais les choses différemment, crois-moi, si tu avais un travail... Au moins un semblant de vie sociale, aux heures normales de la vie des autres. Mais tu craches sur tout ça. (Temps) A quoi elle a servi l'éducation que je vous ai donnée, à ton frère et à toi ? Me saigner les veines pour que vous puissiez aller dans un collège catholique parce que paraît-il là-bas, l'enseignement et la discipline y étaient meilleurs... Voilà le résultat !

La Fille C'est quoi cette morale de merde ! Qu'est-ce que tu ramènes le collège dans tout ça? On s'en fout de ta morale. Chacun essaie de s'en sortir, c'est tout. Alors arrête de juger les autres pour des affaires que tu ne connais pas, et occupe-toi des tiennes. La morale...

La Mère Ah oui ? Et où est-ce que tu irais avec ton enfant si je n'étais pas là ? Tu as un travail ? Qu'est-ce que tu attends, là ? Que quelque chose tombe du ciel ? De toute façon, un enfant, sans père... Je sais très bien ça moi, tu peux me croire. Et tu ferais bien, si tu ne veux pas finir comme moi, de trouver quelqu'un qui veuille de toi, maintenant, comme tu es avec ton caractère, et surtout qui ne soit pas trop regardant. (Temps) La liberté, c'est bien pour ceux qui ont les moyens. Les autres eux, ils doivent s'arranger avec les restes. Nos restes à nous, c'est juste un petit peu plus que la misère, quand ma mère a moi n'osait même pas sortir de chez elle parce que son mari lui interdisait. Cette misère-là moi, je n'en veux plus, tu entends ? Alors je ne te laisserais pas, ni toi ni ton frère, ni personne la ramener dans cette maison, et jeter l'opprobre sur ce qui reste de cette famille. Tu entends ? C'est moi qui suis ta mère, et c'est moi qui te parle !

La Fille Mais oui...

La Mère Si je n'avais pas ce travail à l'hôpital, que moi-même j'ai été cherché, où est-ce que vous seriez tous les deux ? La chance que vous avez eue, l'un et l'autre, c'est bien moi qui vous l'ai donnée, et toute seule encore ! Et maintenant voilà ce que j'ai en retour...

La Fille Arrête de t'inquiéter comme ça...

La Mère Je ne m'inquiète pas... Il est normal que je m'inquiète, non ? Ton frère est en prison, et toi tu fais un enfant toute seule, avec un type qu'on ne connaît même pas. Après cela, tu arrêtes tes études, avec toutes les difficultés déjà qu'ont les gens à trouver du travail... Et comme si ça ne suffisait pas, il faut maintenant que tu ramènes des types en pleine nuit. Qu'est-ce qu'ils vont penser de nous les autres dans l'immeuble ? Quand on est arrivé ici, personne ne nous connaissait, On avait une bonne réputation, malgré tout. Personne ne savait que votre père nous avait abandonnés, soit disant pour aller gagner plus d'argent ailleurs. La belle affaire ! Jamais on ne l'a revu. Tu avais deux ans, j'étais enceinte de ton frère... Il a fallu tout recommencer. Il a fallu trouver un autre logement, et surtout un travail, pour que nous puissions vivre tous les trois. Quand plus tard, on a appris qu'il était parti vivre en Australie. L'Australie, tu parles...

La Fille On n'en sait rien. On sait qu'il a disparu, c'est tout. Il y a plus de vingt ans. Tu ne peux pas oublier un peu ? Juste un peu ? Juste te dire qu'il y a peut-être autre chose à vivre dans la vie ? Que ressasser toujours notre éternel malheur ? C'est toi qui es fatigante à la fin.

(Temps)

La Mère Je n'ai jamais eu d'autre vie que celle-là, moi. Je n'ai pas eu moi, la chance d'être libre. J'ai accepté ce travail à l'hôpital pour que vous puissiez l'un et l'autre avoir une vie correcte, avoir une bonne éducation, et que vous puissiez aussi continuer vos études et avoir un diplôme. Au moins toi. Ton frère, c'était différent. Il a toujours été... instable. Mais toujours je me suis occupée de lui, toujours je l'ai soutenu. Je l'ai soutenu à chaque fois qu'il déraillait. J'étais là, et encore, et encore... Seulement aujourd'hui je n'ai plus la force que j'avais avant. Je n'ai plus la force de supporter toute cette inquiétude que vous me ramenez tous les deux.

(La Mère essaie de se lever, mais une douleur à la hanche la fait se rasseoir.)

La Fille Tu as pris tes médicaments ?

La Mère (Indiquant le buffet) Dans le tiroir, là.

(La Fille va chercher le médicament et le prépare pour sa mère)

La Fille Tu travailles aujourd'hui ?

La Mère Ce soir. Ils m'ont changé mes heures en plus, je fais la nuit. Tu seras rentrée ? (Elle prend son médicament. Temps) Moi, je voulais juste que vous soyez heureux. Parce que je ne voulais pas que vous viviez comme on vivait chez moi, dans ma famille.

La Fille Nous sommes heureux, maman, ça va... (Soudainement affectueuse) Mais si tu préfères te plaindre et gémir toute la journée, j'ai autre chose à faire que de t'écouter.

La Mère Ma pauvre petite fille...

La Fille Arrête. Il faut que je sorte.

La Mère

heure ?...

Où est-ce que tu vas ? (La Fille sort) Où est-ce que tu vas, tu n'es même pas habillée ?
Prends de l'argent dans mon sac... A quelle heure est-ce que tu reviens ? A quelle

Yavelde

Le bord d'un route, une camionnette garée sur le côté. Assise côté conducteur, une jeune femme, noire, attend. Insensible au trafic des voitures, elle regarde son téléphone portable. Elle joue à Candy Crush ou regarde ses messages sur Facebook. Elle vient certains jours de la semaine, de 11 heures à 19 heures. Elle partage la camionnette avec une autre fille, qui vient elle, les autres jours. Des voitures s'arrêtent, se garent derrière la camionnette, un type vient la rejoindre. Il arrive aussi que plusieurs types attendent, garés les uns derrière les autres. Il n'y a jamais de heurt, tout est calme, chacun attend patiemment son tour. Aujourd'hui il n'y a personne. Cela arrive, il n'y a pas de raison à cela. Le temps, l'époque de l'année ou l'heure de la journée, rien n'y fait. Comme le lieu échappe aux règles habituelles du commerce, ce qui s'y passe reste imprévisible. Des types viennent, baisent, et s'en vont. Il arrive aussi, rarement mais cela arrive, que certains ne viennent pas pour baiser, mais juste pour parler. Ils paient le même prix. Ils parlent de leur travail, de leur femme, de leur fatigue, de la vie dans laquelle ils ne se reconnaissent plus. Elle ne fait rien d'autre qu'écouter, ou bien elle prononce quelques mots qu'elle devine être ceux que les types veulent entendre. Ils s'en vont, en disant la plupart du temps qu'ils sont obligés de partir, mais que s'ils pouvaient, ils resteraient. Promesse sans engagement, ils paient pour un temps où tout peut se dire, où l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes n'est contredite par personne. Elle les laisse à leurs propres images, sa pensée est ailleurs, même si parfois elle aime à discuter elle aussi. Ses problèmes ne sont pas les mêmes : rembourser sa part du camion, trouver un appartement, ou bien en finir avec ceux, des flics le plus souvent, qui veulent la baiser gratis. Mais dans la solitude de ce jour-là, plus ou moins endormie par l'attente et le son des voitures qui ne s'arrêtent pas, elle fait aussi des mots fléchés, et cherche par exemple le nom d'un fleuve qui commence par la lettre N.

VII-

Le hall de l'université. Des étudiants passent. Au milieu, l'un d'eux distribue des tracts, tout en essayant de se faire entendre.

L'Étudiant *On vaut mieux que ça !* Manifestation à 14 heures, venez tous! Ne les laissons pas façonner un monde, qui nous en exclura demain ! Cette loi nous concerne tous, ne les laissons pas faire ! Contre ce monde dont nous ne voulons pas !

Le Professeur (qui s'est approché de lui) Vous ne venez plus en cours ?

L'Étudiant (Il lui tend un tract) Il y a un rassemblement tout à l'heure, vous allez venir ?

Le Professeur Je croyais que la manifestation avait été interdite.

L'Étudiant Personne ne nous empêchera de dire ce que nous avons à dire. Cette loi est une attaque idéologique. Sous couvert d'un monde nouveau, elle nous renvoie au XIX^{ème} siècle. Vous n'êtes pas d'accord ? Ce n'est pas la fin de l'idée du travail, c'est la fin des droits de ceux qui travaillent, ou de ceux qui veulent travailler. (Le professeur prend le tract, il s'en va en le lisant.) Vous allez venir ? (Le professeur est déjà parti) C'est ça, tirez-vous ! On vaut mieux que votre mépris, vous savez... Qu'est-ce que vous croyez ? Que vous êtes protégé ? Parce que vous avez la bonne conscience de celui qui travaille, vous serez épargné ? Mais personne ne sera épargné dans ce monde-là, personne ! (Le professeur est déjà parti. Il s'adresse à ceux qui sont là) Les autres, là, écoutez-moi ! Cette loi, c'est exactement ce que veut la minorité d'actionnaires qui gouverne le monde. Depuis plus de 40 ans, ceux-là s'approprient toutes les richesses nouvellement produites, et en plus ils nous asservissent. Ils veulent que chaque parcelle du monde leur appartienne, et nous avec ! Résultat, La misère est partout. Des guerres laissent des territoires sans Etat. La mort est là, sous nos yeux, et nous ne la voyons même pas ! C'est ce monde-là qui est à l'œuvre. Avec des mesures comme cette loi, insidieusement ils pénètrent les vies de chacun. Egoïsme, cynisme et mépris. L'individualisme a fait disparaître le sens de ce qui nous est commun, celui de la justice. Ce à quoi nous assistons, c'est à une immense accumulation de spectacles, de divertissements, et de distractions. Des drogues en tout genre sont là pour nous aider à combler le manque et masquer le mal être qui en résulte. Ce monde est un monde de mort ! Jusqu'à quand allons-nous laisser penser que le repli sur soi est la seule solution ? Laisser l'extrême droite remplir les sièges dans tous les parlements d'Europe ? La vérité, c'est qu'une oligarchie cherche à nous sortir de l'histoire, en nous plaçant toujours devant le même dilemme, eux ou le retour du fascisme ! Mais ce nouveau fascisme, il est déjà là ! Car ils mettent, entre ce qu'ils appellent ce « nous », et celui que nous constituons réellement, toute la violence de leur autorité policière. Tout cela nous le savons, tout cela nous le subissons. Alors pourquoi ne nous opposons-nous pas ? Pourquoi restons silencieux ? Nous valons mieux que le monde que ceux-là veulent pour nous ! Nous voulons un autre monde, débarrassé de la domination, de l'argent, des inégalités, de l'exploitation des hommes et des ressources naturelles. *On vaut mieux que ça ! On vaut mieux que ça !...*

(Il continue à distribuer ses tracts, des étudiants viennent le rejoindre)

VIII-

La déchetterie, à l'écart de la ville, au milieu d'une nature à l'abandon.

Fin de matinée, en dehors des heures d'ouverture. L'Etranger est devant le portail fermé, il appelle.

L'Etranger Il y a quelqu'un ? (Temps) S'il vous plaît !... Il y a quelqu'un ? Je cherche quelqu'un qui travaille ici. C'est la fille de la cafétéria du campus, qui m'a dit de venir. Elle m'a dit qu'il fallait que je m'adresse à vous. Je cherche du travail... Vous êtes là ? Vous m'entendez ? Ce n'est pas pour jeter quelque chose. De toutes façons, moi, à part ce que je suis, je n'ai rien d'autre à donner. (Temps) Cette fille, elle m'a dit que vous auriez peut-être de travail pour moi... Elle m'a dit aussi que vous ne répondiez pas toujours, mais qu'il fallait insister... Je cherche n'importe quoi comme travail, vous comprenez ?

(Héphaïs apparaît. Torse nu, ventre proéminent. On devine qu'il vit dehors, ne supportant ni les chaussures fermées, ni les habits contraignants. Personne ne sait comment il est arrivé ici, ni comment il a obtenu ce travail. La déchetterie est devenu son endroit. Il y dort, il y travaille. Comme il rend des services que d'autres n'assumeraient pas, la direction ferme les yeux sur ce qu'il y fait vraiment, et le laisse gérer une partie de l'endroit comme il veut. Ainsi, il s'en occupe comme d'une épicerie de quartier, qui semblerait immense à qui ne la connaît pas, mais dans laquelle il pourrait lui, s'y retrouver les yeux fermés.)

Ephaïs (Il ouvre le portail, et ramasse quelque chose qu'on a laissé là.) Ils viennent n'importe quand, même quand ce n'est pas ouvert. Ils laissent leurs affaires, là comme ça, à la porte, pensant qu'il y a toujours quelqu'un à leur service, quelle que soit l'heure... (Il le regarde l'Etranger. Temps) C'est la première fois qu'on me laisse un nègre !

L'Etranger C'est cette fille...

Ephaïs Te fatigue pas, je sais ce que tu veux. (Temps) D'où est-ce que tu viens ?

L'Etranger D'Afrique.

Ephaïs Quel pays ?

L'Etranger Le Congo.

Ephaïs Lequel ?

L'Etranger Brazzaville.

Ephaïs Il y a d'autres congolais en ville, je les connais. Tu es là depuis longtemps ?

L'Etranger En Europe, deux mois. Avant j'étais en Allemagne, je viens d'arriver...

Ephaïs C'est mauvais en ce moment. Ça ne donne rien. Le neuf ça ne vaut rien. Ou alors, tiens, regarde... (Il sort de sa poche un portefeuille, d'où il tire une photographie) C'est une grand-mère ! Tu imagines ? Tu imagines qu'on puisse jeter la photographie d'une grand-mère, toi ? Eux, oui. Avec la vaisselle, les habits, les meubles. Après, il ne reste plus rien. Comme la nature... Ils se croient tellement plus avancés, tellement supérieurs. Mais ils ne font que copier la

nature, en pire. Tu comprends ? Pareil. Sans mémoire. C'est à ça que ça sert les photos. Ce n'est pas comme un peigne, un couteau ou un dentier... Ce n'est pas la même mémoire, parce qu'ils ont appartenu à quelqu'un, personnellement. Mais une photo, celle-ci par exemple, elle n'appartient plus à personne d'autre qu'à elle-même, et pourtant c'est quelqu'un... Comme les indiens qui ne voulaient pas se laisser photographier de peur de perdre leur âme. C'est pour ça, je la garde avec moi. Elle me protège. (Temps. Il remet la photographie dans son portefeuille). Il y a la guerre dans ton pays ?

L'Etranger Ici, les gens pensent qu'il y a toujours la guerre en Afrique, mais il y a des guerres partout dans le monde, et pas seulement en Afrique.

Ephaïs C'est parce que les guerres là-bas, elles sont un peu comme nos enfants illégitimes. On ne veut pas les reconnaître, mais on aime bien quand même savoir ce qu'ils deviennent. De toutes façons ici aussi ils se détruisent, sans s'en rendre compte. Si ça continue, moi aussi je serai obligé de partir.

L'Etranger Ma grand-mère à moi, elle disait qu'il fallait voyager, que les racines c'était bon pour le manioc, mais pas pour les hommes.

Ephaïs Alors, tu es venu !

L'Etranger Oui. Vous allez pouvoir m'aider ?

Ephaïs Quelques jours seulement, pas plus. Je ne fais pas non plus ce que je veux ici, et puis ce n'est pas un camp de réfugiés. Il faut faire le travail. Ça ne donne rien, mais ils accumulent, ils accumulent... Et maintenant, ça va toujours en accélérant. Tu as l'air de savoir te débrouiller. Je vais te prendre comme *demi chef* intérimaire, mais si on te demande tu diras que tu es à l'essai, ça passera. Quelques jours seulement, après tu partiras. C'est un « CDD ».

L'Etranger D'accord, c'est juste en attendant que je trouve quelque chose de plus sérieux.

Ephaïs Comment ça sérieux ?

L'Etranger Je veux dire pour durer plus longtemps...

Ephaïs Ouais... La fille, celle que tu dis, elle t'a dit aussi ce qu'il fallait amener ?

L'Etranger Oui... (Il montre son sac) J'ai tout ça là-dedans.

Ephaïs On va voir ça alors. Allez viens, ne reste pas là, on va signer ton contrat à l'intérieur. Mon nom à moi, c'est Ephaïs, c'est grec, mais il y a longtemps que je n'ai plus rien à voir avec ce pays-là. Et toi ?

L'Etranger Francis.

Ephaïs Eh ben... Tu diras « chef », ce sera plus simple. Et toi, il faudra toujours que tu sois là quand j'aurai besoin de toi, d'accord ? Comme ça je n'aurai pas à t'appeler.

L'Etranger D'accord... chef !

Ephaïs C'est bien... Allez pousse-toi maintenant, on va fermer le portail, sinon ils vont arriver et on aura pas eu le temps de faire connaissance.

(Ephaïs ferme le portail. Il prend le sac de l'Etranger et vérifie ce qu'il y a à l'intérieur, puis ils se dirigent tous les deux vers l'Algeco qui sert de bureau.)

IX-

La cafétéria du campus. La Serveuse prépare les tables pour le déjeuner. La Fille, assise au bar, boit un café.

La Serveuse Il t'a dit qu'il viendrait ici ?

La Fille Il n'a rien dit, je n'ai pas eu de nouvelle depuis qu'il est sorti.

La Serveuse Pourquoi il viendrait ici ?

La Fille Parce que je ne crois pas qu'il ira directement chez ma mère.

La Serveuse Tu vas partir avec lui ?

La Fille Moi ? Et où est-ce que j'irai ?

La Serveuse (S'arrêtant de travailler et venant lui parler) Tu ne sais jamais ce que tu veux. Un jour tu veux partir, un jour tu veux rester... Un jour avec l'un, un jour avec l'autre...

La Fille Je n'aime pas la solitude.

La Serveuse C'est pour ça que tu couches avec tout le monde.

La Fille Quoi ?

La Serveuse Le type d'hier, le black, il est passé ce matin.

La Fille Et alors ? (Temps) On n'a même pas baisé, ma mère s'est pointée.

La Serveuse J'aime bien ta mère, moi ! (Elle reprend son travail)

La Fille Si tu veux, tu la prends chez toi.

La Serveuse Ta mère, elle bosse. Elle ramène du fric, elle vous fait vivre.

La Fille Le fric... Toujours le fric ! C'est quoi le problème ?

La Serveuse Le problème ? Tu veux que je te dise qu'est-ce que c'est le problème ? Le problème, c'est toi, Roberta ! C'est toi, le problème ! Tu détruis tout ce que tu as. Tu détruis, voilà... C'est plus fort que toi.

La Fille Je détruis... Et qu'est-ce que tu veux faire d'autre, toi? Faire construire une maison neuve avec un trampoline dans le jardin ! Tu la connais la solution ? On est là, perché comme des pauvres. Quoiqu'on fasse, on ne sera jamais que des pauvres qui essaient de s'en sortir. Même si on travaille, même si on joue le jeu, notre place elle est là, bien délimitée. Alors oui, je préfère encore me faire bouffer la chatte, et m'envoyer vraiment en l'air !

(La Serveuse montre sa langue. Temps. Elle retourne travailler)

La Fille Il paraît qu'il y a une autre manifestation cet après-midi.

La Serveuse Je sais oui...tu vas y aller ?

La Fille Pourquoi faire ?... Tu crois vraiment qu'ils ont peur de vos banderoles ?

(Temps. La Serveuse revient près de la Fille)

La Serveuse Il est encore passé hier.

La Fille Qui ça ?

La Serveuse Qui ça !

La Fille Qu'est-ce qu'il voulait ?

La Serveuse Rien. Te parler.

La Fille S'il revient, dis-lui qu'il me laisse tranquille maintenant.

La Serveuse Il a le droit de voir son fils, non ?

La Fille Je ne veux plus le voir moi, c'est bon. On a couché ensemble, on a couché ensemble. Et après ? La vie continue. On n'est pas non plus obligé de garder des liens avec la terre entière.

La Serveuse Laisse tomber ta rage avec moi! On sait très bien toutes les deux, que c'est toi qui a été le chercher, que cet enfant c'est toi qui l'a voulu, toute seule.

La Fille Il pouvait dire non.

La Serveuse Ah oui ?

(Temps)

La Fille Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

La Serveuse Rien... Il m'a demandé si je te voyais encore. Il voulait avoir des nouvelles...

La Fille Putain, mais pourquoi tout est toujours si compliqué ? Voilà... Je ne sais pas moi... Je ne sais pas comment il faut faire... C'est tout. Voilà.

(Temps)

La Serveuse Tout ça, c'est parce qu'on a une intelligence hors du commun !

La Fille Oui ! Tu n'as qu'à lui dire ça ? Puisque sa mère a une intelligence hors du commun, il n'a pas à s'inquiéter pour l'avenir de son fils...

La Serveuse Sérieusement.

La Fille Qu'il aille voir ma mère, ça lui fera du bien.

La Serveuse Tu es vraiment impossible.

La Fille Oui !

(La Fille s'en va)

La Serveuse Tu t'en vas ?

La Fille Il faut que je trouve mon frère.

La Serveuse Tu viens ce soir ?

La Fille Tu voudrais que je vienne, c'est ça... Tu voudrais que je vienne... (La serveuse montre son doigt) Oh, oh ! *Tchao Bambina !*

(La Fille s'en va, la serveuse continue son travail.)

X-

La cuisine de l'appartement. La Mère et le Fils. La table est mise pour le déjeuner. Le Fils porte un carton et un sac. Il s'apprête à sortir.

La Mère Tu ne restes pas manger ?

Le Fils Non, j'ai rendez-vous avec des types, ils vont m'aider.

La Mère Ils vont t'aider ?

Le Fils Oui.

La Mère (Changeant de sujet. A propos du carton que porte le Fils) Je pensais que les flics avaient tout pris.

Le Fils Les flics ne trouvent jamais que ce qu'ils cherchent.

La Mère Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

Le Fils Il faut que je récupère de l'argent.

La Mère Tu vas travailler ?

Le Fils Peut-être? Tu sais, j'ai réfléchi, je ne suis plus le même maintenant...

La Mère Tu pourrais faire des stages ou bien une formation, ce serait plus facile pour trouver un autre travail... Si tu veux, à l'hôpital, je pourrais aussi demander. Il y a des services où ils prennent des gens comme toi...

Le Fils Tu veux dire qui sortent de taule, c'est ça ? Non, ici, c'est mort. Comment tu veux que je trouve du travail ici. ? Il faut que je parte pour recommencer, mais je ne peux pas partir comme ça...

La Mère Tu sais bien que je n'ai pas d'argent.

Le Fils Et ce type-là, le père de l'enfant, il en a de l'argent. Il ne pourrait pas nous aider ?

La Mère Ils ne sont plus ensemble.

Le Fils Et alors ? Il peut nous aider quand même !

La Mère Quand ton père est parti, il disait cela aussi : je veux recommencer. Il disait même, je pars pour *exister*! La belle affaire... Est-ce qu'on ne peut pas exister là où l'on est ? Est-ce que le courage qu'il faut pour vivre cette vie-là, ne vaut pas celui de ceux qui veulent partir ?

Le Fils Si on n'invente pas nos propres règles, alors jamais on ne pourra exister dans ce monde-là. Regarde ceux qui réussissent, tous ils inventent leurs propres règles. C'est cela que je veux faire aussi. Parce que celui qui invente les règles, il gagne toujours, il ne peut pas

perdre. C'est justement pour cela qu'il les invente, pour ne pas perdre. Et c'est cela aussi que je veux faire moi. Tu comprends ?

La Mère Non. Parce que ces règles-là comme tu dis, elles te ramènent toujours au même endroit, et qu'on ne change pas de vie en changeant de drap comme un fantôme.

(Temps)

Le Fils Et pourquoi vous n'êtes pas partis ensemble ?

La Mère Avec ton père ? Parce que c'était son idée à lui, pas la mienne, et puis il ne l'a pas proposée. L'Australie ! Bien sûr qu'on aurait pu partir ensemble. Il voulait reprendre son travail de boulanger. Moi, je l'aurais suivi. Mais il voulait partir seul d'abord, et nous, on serait venus ensuite, quand il aurait été installé. Au lieu de ça, rien. Silence. Quand j'ai cherché à avoir des nouvelles, on m'a simplement dit qu'il avait disparu. Même pour la mort de son propre père, je n'ai pas réussi à le trouver. Sa sœur avait réussi à vendre la maison, il y avait une petite somme d'argent à se partager, mais même avec ça, on ne l'a pas retrouvé. Il est parti et on n'a jamais eu de réponse. Parfois même, je me demandais si ce n'était pas à cause de nous qu'il était parti. Comment savoir ? Je ne savais rien.

Le Fils Depuis vingt ans, tu aurais pu refaire une autre vie.

La Mère Non.

Le Fils Et maintenant ?

La Mère Maintenant il y a le fils de ta sœur. Elle, qui est toujours là à m'inquiéter avec ses histoires. Tu sais comment elle est. Elle est incapable de s'occuper d'elle-même, alors avec un enfant... Où est-ce que tu vas aller ?

Le Fils Je ne sais pas encore.

La Mère Tu me diras ?

Le Fils Oui, évidemment. Mais d'abord il faut que je trouve...

La Mère Je suis ta mère. Si les enfants ne parlent pas à leur mère, alors il est normal qu'elle s'inquiète, non ?

(Temps)

Le Fils Maman... pourquoi on n'a jamais été une famille ? Nous ? Même tous les trois ? Pourquoi je n'ai jamais ressenti ce mot-là, et que toujours, j'ai l'impression d'être seul ?

La Mère (Prenant ce qu'il vient de dire contre elle) Je vous ai ressenti, moi... Et je vous ressens toujours. Vas-y maintenant.

(Il prend ses affaires et sort. La mère reste seule.)

XI-

La cafétéria du campus. Le Professeur et la Serveuse. Ils sont assis à une table sur laquelle des livres sont posés. C'est le milieu de l'après-midi, il n'y a personne d'autre.

- La Serveuse** Ils sont tous à la manifestation. C'est pour ça qu'il n'y a personne. (Temps)
Vous ne vous intéressez pas à la politique.
- Le Professeur** Non... Vous lui avez parlé ?
- La Serveuse** Je vous l'ai dit, je ne peux pas faire ça.
- Le Professeur** Je veux juste lui parler. Juste cela... Dites-lui qu'après je n'insisterai pas.
- La Serveuse** Elle ne veut plus vous voir. C'est comme ça.
- Le Professeur** Je ne la vois plus en cours. Dites-moi au moins ce qu'elle fait ?
- La Serveuse** Non.
- Le Professeur** Il faut bien au moins que je la voie.
- La Serveuse** Si elle ne veut pas vous parler, elle ne vous parlera pas. Ce n'est pas la peine d'insister. Et puis, pourquoi c'est moi que vous venez voir ? Ce sont vos histoires pas les miennes.
- Le Professeur** Parce que vous êtes son amie, et que je ne connais personne d'autre qui puisse le faire.
- La Serveuse** Pourquoi vous n'allez pas voir un avocat ?
- Le Professeur** La justice lui retirerait l'enfant, et que ce n'est pas non plus ce que je veux.
- La Serveuse** Alors, il fallait réfléchir.
- Le Professeur** Réfléchir ?
- La Serveuse** Vous êtes professeur, vous en avez vous des diplômes.... A quoi est-ce qu'ils vous servent vos diplômes, s'ils ne vous aident pas à être plus intelligent ?
- Le Professeur** Je n'ai jamais pensé que les diplômes rendaient plus intelligent. Quelques fois, c'est même l'inverse qui se produit. Comme tous ces livres... Vous pouvez les avoir lus, et ne rien comprendre à la vie la plus simple. Réfléchir n'est pas le gage d'une vie *supérieure*, et les livres ne sont pas des fétiches, qui transmettraient des pouvoirs magiques à ceux qui les liraient! (Temps) Excusez-moi, je m'emporte... Je ne voulais pas.

(Temps)

La Serveuse Alors ?

Le Professeur Alors quoi ?

La Serveuse Vous allez la laisser tranquille maintenant?

Le Professeur Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a pas des formes différentes d'intelligences, mais simplement des volontés de dire ou d'entendre, qui se croisent. C'est la mise en capacité de chacune, qui en détermine les possibilités. Elles sont autant de manières d'exister, infinies, qui n'ont pas à être identifiées à des formes ou des places, décidées par quelques uns. Mais pour cela il faut pouvoir parier sur l'égalité de ces intelligences, sur le fait que des êtres différents peuvent se développer d'autant plus, si leurs intelligences sont mises en contact les unes avec les autres. Des intelligences qui se répondent, qui se repoussent ou s'agrègent, et qui finissent par se découvrir. L'intelligence non pas comme une manière de posséder un territoire privé, mais comme une possibilité qui nous traverserait, et à partir de laquelle il reviendrait à chacun de chercher, d'inventer *communément* ce qui le relie aux autres... Se sentir capable de tout, parce que justement on accorde à l'autre, cette même capacité...

La Serveuse Vous êtes communiste ?

Le Professeur Je ne sais pas. Peut-être je le suis encore ?

La Serveuse Vous l'avez été ?

Le Professeur Oui.

La Serveuse Moi aussi je suis contre ce monde-là. Si je pouvais j'irai manifester moi aussi, mais je ne veux pas perdre mon travail. Vous comprenez ? L'argent, les mensonges, la violence des flics, tout cela, c'est bien la preuve que nous ne sommes plus dans une démocratie, non ? Ils disent quoi vos livres par rapport à tout ça ?

Le Professeur Je vous l'ai dit, nous besoin d'idées, mais nous avons aussi besoin de pouvoir les incarner, pour qu'elles puissent devenir des actions, et changer réellement la vie.

La Serveuse Est-ce que vous pensez que écrire un poème, ça peut être une action ?

Le Professeur Oui, cela je le crois. D'ailleurs, il y a des poètes dans toutes les révolutions. On les caricature le plus souvent, mais certains ont écrit des vers d'une beauté infinie, et cette beauté-là, est aussi une action.

*« L'eau, si limpide
qu'on ne la voyait pas.
Deux rives vertes
et les rives à l'envers.
Un ciel bleu en haut
et le ciel en bas.
Et, au milieu, l'eau qu'on ne voyait pas. »¹*

¹ (La chaloupe muette voguait sur le fleuve, Ernesto Cardenal)

(L'Etudiant qui parlait dans le hall arrive. Il revient de la manifestation)

La Serveuse Je pourrais vous montrer les poèmes que j'écris ?

L'Etudiant Alors ? Pourquoi tu n'es pas venue ?

La Serveuse Je travaillais.

L'Etudiant Justement, on a besoin de tout le monde.

La Serveuse Vous étiez nombreux ?

L'Etudiant Trois mille au moins. Plus que la semaine dernière. Mais ce n'est pas terminé. On occupe le dépôt des bus. J'y retourne tout à l'heure. Des flics sont en train d'arriver. Je n'en ai jamais vu autant.

Le Professeur Je dois rentrer. (Il prend ses affaires) Vous lui parlerez ?

La Serveuse Si vous voulez bien lire mes poèmes, alors je lui parlerai...

Le Professeur Si vous voulez... (Il s'en va)

La Serveuse Trois mille, c'est énorme.

L'Etudiant Les flics arrêtent encore des gens, il y a des blessés.

La Serveuse C'est des fachos !

L'Etudiant Il faut qu'il y ait du monde au dépôt. Tu peux venir après ?

La Serveuse Tout de suite après, je ne peux pas. Mais ce soir, oui...

L'Etudiant Essaie de ramener du monde. (Parlant du Professeur) Qu'est-ce qu'il voulait lui ?

La Serveuse C'est toujours à cause de son histoire...

L'Etudiant Oui, je sais, tout le monde est au courant.

La Serveuse Il cherche à la revoir.

L'Etudiant Je déteste ces types-là. Ils couchent avec leurs étudiantes et après ils sont à la ramasse. C'est minable.

La Serveuse La vérité, c'est que c'est aussi un peu elle qui a été le chercher.

L'Etudiant Qu'il descende dans la rue, et on verra de quel côté il est. Tu me donnes les clés ?

La Serveuse Tu les as encore perdues ?

L'Etudiant

Oui, je perds tout en ce moment.

La Serveuse

Tiens. (Elle lui donne les clés) Il y a aussi un black. Il est passé ce matin. Il cherche un endroit pour dormir. Il peut prendre la chambre libre? Non ?

L'Etudiant

Pas de problème. Quand je sors, je les mets dans la boîte.

La Serveuse

D'accord.

L'Etudiant

Essaie de venir quand même...

La Serveuse

Oui, j'essaie...

XII-

Une chambre d'hôtel, anonyme. Le frère et la sœur sont dans le lit. Ils ont gardé leurs habits, il dort. Elle fume en regardant son téléphone portable. Sur le lit, des restes de repas, le carton d'emballage d'une pizza, une bouteille de soda.

Le Frère (Se réveillant) J'ai froid.

La Sœur Ils parlent de la manif...

(Temps. Il se lève, met ses chaussures)

La Sœur Qu'est-ce que tu vas faire ?

Le Frère Partir d'ici.

La Sœur Pour aller où ?

Le Frère (Il sort l'argent qu'il a dans la poche) Là !

La Sœur Je ne comprends pas.

Le Frère A l'aéroport, je dis à la plus belle fille que je croise – je peux aller n'importe où avec ça, je t'emmène si tu veux !

La Sœur D'où il sort cet argent ?

Le Frère C'est le fric de ma réinsertion... J'avais gardé du matos à l'appartement. Tu peux partir avec nous si tu veux.

La Sœur Pourquoi vous voulez tous partir ?

Le Frère Parce que si on reste, on sera fait comme des rats.

La Sœur Tu crois qu'ailleurs c'est mieux ?

Le Frère Non. Mais si on part, alors c'est nous qui serons différents !

La Sœur Waouh ! Tu as appris ça en prison ?

Le Frère Allez, viens avec moi !

La Sœur Et mon fils ? Et maman ? On la laisse à l'Ehpad en passant ?

Le Frère Ton fils, on l'emmène. Et maman, elle ne veut pas partir de toutes façons.

La Sœur Je ne peux pas. Vous les types, vous vous barrez toujours. Certains le font pour de vrai, et les autres n'en ont pas le courage. Mais c'est toujours pareil.

Le Frère Ton fils aussi un jour, il se tirera.

La Sœur (Elle regarde son téléphone) C'est dans ma nature, j'aime me faire baiser.
(Temps)

Le Frère Peut-être que la beauté, elle n'est pas pour nous.

La Sœur Peut-être aussi que c'est ce monde-là, tel qu'il est, qui n'est pas pour nous.
(Temps)

Le Frère Tiens, regarde ! Je m'en suis fait faire un nouveau...

La Sœur Montre !
(Il montre le tatouage qu'il a sur l'épaule)

Le Frère C'est un jaguar, c'est l'animal le plus sauvage au monde.
(Elle montre sa cuisse)

La Sœur Celui-là c'est la carte de la chance !

Le Frère Quel jour tu l'as fait ?

La Sœur Il y a un mois, un mardi.

Le Frère Moi aussi ! (Elle allume une nouvelle cigarette) Arrête avec ça, c'est interdit de fumer dans la chambre.

La Sœur Et alors ?

Le Frère Ça va déclencher l'alarme. Il y a des alarmes partout maintenant.

La Sœur On fait ça ?

Le Frère Quoi ?

La Sœur On déclenche l'alarme ?

Le Frère Pourquoi faire ?

La Sœur Rien. Comme ça. Pour la vie. Si on ne veut plus du vieux monde, alors il faut décider, là maintenant !

Le Frère T'es complètement folle...

La Sœur Alors ?

Le Frère Attends, j'ai encore du fric, là.

(Elle défait les draps, puis les met au milieu en tas sur le lit. Avec son briquet, elle met le feu. Ils reculent tous les deux, puis regardent les draps brûler. L'alarme se déclenche)

Le Frère Tirons-nous maintenant !

(Ils sortent tous les deux par la fenêtre. Le lit brûle. L'alarme incendie est de plus en plus forte)

Nous, Humanité, n'enfanterons que la beauté

« ... Pas bouger ! J'ai dit pas bouger ! Chacun son tour, il faut savoir attendre. Le feu n'est pas prêt. Tu as faim ? Moi aussi j'ai faim, tout le monde a faim ! Mais le secret est dans l'attente... C'est comme l'amour. Tu as une amoureuse, toi ? Vu ton état, c'est sûr que non... Mais dans ton souvenir, dans ta mémoire, il doit bien te rester l'image d'une petite chienne qui t'aurait fait ressentir le miracle de la vie... non ? Moi, si je ferme les yeux, c'est une Albanaise que je vois, avec une beauté grecque, comme moi ! Il paraît que celle qu'on a vraiment aimée, c'est celle qui reste quand on ferme les yeux, juste avant sa mort, et qu'on ne réfléchit plus. Alors pour moi, c'est elle, l'Albanaise ! Je n'ai même jamais su son nom. Je l'avais rencontrée dans un bal, elle était avec sa fille, une grande qui sortait déjà avec des idiots de son âge. Elle, elle ne sortait jamais. Depuis que son type l'avait laissée pour en prendre une autre plus jeune, elle se consacrait à son travail, et à sa fille. Elle était « commerciale » pour une boîte de literie. Mais ce soir-là, comme sa fille voulait sortir, elle l'avait emmenée avec elle. C'est la danse qui a tout fait. C'est terrible la danse. Ça les animaux ne peuvent pas le comprendre. A cette époque-là, moi j'étais un as. Travolta ! Ouais... Travolta ! Alors elle m'a remarqué, et puis on s'est plu. Mais c'est ça que je voulais te dire, on a pris le temps. Une danse, et puis une autre... Et puis on a bu des verres... et même des cocktails, avec des fruits et de la décoration, des couleurs... invraisemblables. Mais c'était toute la nuit qui était invraisemblable ! Ensuite seulement on a commencé à parler, seulement ensuite... juste quelques mots... elle en albanais et moi en grec ! C'était pas facile mais on se comprenait dis donc... Ouais... La vie difficile... l'honnêteté malgré tout... le respect de la famille... le travail... et même Dieu, parce qu'elle était croyante... Après on est retourné à la danse... C'est elle qui m'a demandé où j'habitais. Mais comme je n'habitais nulle part à ce moment-là, on est allé dans un petit hôtel à côté de la place où il y avait le bal. Seulement après, elle ne voulait plus, elle ne voulait pas que je pense qu'elle était une fille facile. Moi je ne pensais rien du tout, je me demandais juste si j'aurais assez d'argent pour payer la chambre d'hôtel. Il n'y avait rien à faire, elle ne voulait plus rien savoir, elle voulait juste me dire adieu. Alors adieu, je lui ai dit. Je ne voulais pas non plus qu'elle pense de moi, je ne sais pas quoi. On était là tous les deux, sur la place du bal qui finissait, les gens partaient, les vendeurs d'alcool, les musiciens aussi... Nous, on répétait à n'en plus finir nos adieux. A ce moment-là, sa fille est venue, elle lui a demandé si elle pouvait rentrer avec un garçon, pas l'idiot du début, un autre qu'elle avait rencontré, elle aussi pendant le bal. Elle lui a demandé, mais la mère n'avait rien à dire, sa fille était déjà partie. Après nous, on a recommencé nos adieux, mais elle était soudainement tellement seule, qu'elle s'est mise dans mes bras, comme un petit animal tout chaud. Alors j'en ai profité... Elle était tellement seule... tellement seule... », dit Héphaïs.

XIII-

La déchetterie. Plus tard dans l'après-midi. Le soleil commence à baisser. Il fait encore chaud. A proximité d'une benne, un peu à l'écart, un canapé en cuir, comme neuf, enveloppé dans un plastique. Héphaïs est allongé dedans. Il dort, visiblement ivre, des bouteilles de toutes sortes autour de lui. L'Etranger tente de le réveiller.

L'Etranger Chef...

Héphaïs Quoi ?

L'Etranger Rien. C'est vous qui m'avez dit de vous réveiller.

Héphaïs Je rêvais de mon chien...

L'Etranger Est-ce que je peux partir maintenant ? Il faut que je revoie cette fille. Elle m'a dit que peut-être elle pourrait m'aider à trouver un endroit pour dormir.

Héphaïs Non. Il faut d'abord que tu m'aides à déplacer ce canapé. On va le mettre derrière, là-bas, près des arbres, comme ça personne ne le verra.

L'Etranger D'accord. Mais après je partirai...

Héphaïs Mais oui, mais oui... (Ils se mettent en place pour déplacer le canapé) Ça vaut une fortune un canapé comme celui-là. Mais eux, là-bas, ils s'en foutent. Ils le jettent pour en acheter un plus cher, et plus neuf encore.

L'Etranger C'est possible, plus neuf que celui-là ?

Héphaïs Dans ce monde-là, tout est possible. Tu pourrais même acheter une vache en pensant que sa peau deviendra ton canapé, si tu as l'argent ! Regarde ça, il est encore dans son emballage transparent... Et puis l'odeur ! L'odeur du neuf... Un canapé, une télévision, une chambre à coucher... Quand tu l'achètes... ils ont tous la même odeur, l'odeur du neuf. C'est cette odeur qui les rend fous. Le point commun entre tout ce que tu vois ici, c'est celui-là. Tout ce qui est ici a perdu, ou est en train de perdre son odeur. Cette odeur, c'est ton *aura*. Pour les hommes, c'est la même chose, celui qui perd son odeur, il ne vaut plus rien.

L'Etranger Qu'est-ce que vous allez en faire ?

Héphaïs De celui-là ? Celui-là, je le garde.

L'Etranger On a le droit ?

Héphaïs Ici, on a tous les droits. C'est une zone franche, et le seul qui décide de ce que l'on fait des choses, c'est moi. Je décide seul, démocratiquement, comme ils font tous.

Attends... (Ils posent le canapé) Va chercher à boire. (Héphaïs s'assoit dans le canapé) Avant je l'aurais trimballé tout seul, mais maintenant, je ne peux plus. Non, ça je ne peux plus... Allez...

(L'Etranger va chercher des bières)

L'Etranger Voilà !

Héphaïs Allez, ouvre-les !

L'Etranger Toutes ?

Héphaïs Toutes.

(L'Etranger ouvre les bières, qu'il pose une à une par terre, à côté d'Héphaïs)

Héphaïs Choisis-en une...

L'Etranger Je ne bois pas d'alcool.

Héphaïs Ça ne m'étonne pas ! Quand je t'ai vu, j'ai tout de suite pensé que quelque chose n'allait pas. Tiens, donne-moi celle-là. (L'Etranger lui donne) Francis !... Tu sais ce qu'on ne dit jamais ? C'est que les riches, enfin pas tous les riches, certains seulement, et bien ceux-là, ils savent y faire.

L'Etranger Pour le luxe ?

Ephaïs Exactement ! Eh bien moi par exemple, j'aurais parfaitement pu être riche. Et tu sais pourquoi ? Parce que j'avais la classe, j'étais classieux ! Ça ne se voit plus beaucoup maintenant, mais quand j'étais jeune... Riche, j'aurais été un *Seigneur* ! Seulement la vie n'a pas voulu. C'est comme ça... Ça ne sert à rien de se morfondre... Qu'est-ce que tu veux que je te dise... Quand ça ne veut pas, ça ne veut pas... Quel âge tu as toi ?

L'Etranger 24.

Ephaïs (Se désignant lui-même) 72 ! C'est moi qui gagne. Donne-moi une autre bière. (L'Etranger lui donne une autre bière) Emigré, pas de travail... J'imagine pas de papier non plus... Au mieux tu vas rester ici, tu feras ton affaire avec une pauvre fille qui te manipuleras. Toi, tu trouveras cela très bien, peut-être même que tu lui feras un enfant, et dans 15 ans, tu auras ta carte de résident. Seulement ce jour-là, tu seras tellement fatigué que tu rentreras chez toi en ne rêvant plus que de sommeil... Et tu t'endormiras en pensant au cul de la voisine du dessous.

L'Etranger Non, moi je sais me débrouiller.

Héphaïs Si tu le dis... *Francis* !

L'Etranger Et vous ? Vous n'avez jamais eu envie de retourner dans votre pays ?

Héphaïs En Grèce ? Là-bas, les types de mon âge finissent tous par se suicider les uns après les autres ! J'aime encore mieux mon foutoir.

L'Etranger Vous n'avez plus d'espoir ?

Héphaïs Moi ? Tel que tu me vois, je ne suis qu'un immense océan d'espérance... Mais je préfère tout de même baiser gratis !

L'Etranger Je ne comprends pas.

Héphaïs Ici, tout est à crédit, même l'espoir. Et si tu espères trop, on te fait payer des intérêts. C'est comme une dette que tu prends sur le temps, mais une dette que tu sais que tu ne pourras jamais rembourser.

L'Etranger Vous n'avez pas d'enfants ?

Héphaïs Ça non, ça ne s'est pas fait... (Il rigole) Je me trompais toujours de côté !

L'Etranger Moi, j'ai un fils.

Héphaïs Eh ben !

L'Etranger Mais ce qu'il me faut maintenant c'est un diplôme. Avec un diplôme ici, j'aurais une place dans une université là-bas, parce que les diplômés « blancs » ont plus de valeur que les diplômés « noirs ».

Héphaïs Ça s'appelle des accords bilatéraux, avant on disait la colonisation, mais aujourd'hui... c'est trop connoté. C'est comme chez moi. Moi je suis parti en 67, à cause des colonels. D'abord l'Albanie, et après j'ai réussi à fuir jusqu'ici. A l'époque on disait la dictature, maintenant on dit la « troïka », mais qu'est-ce que ça change pour ceux qui n'ont rien, et qui ne peuvent de toutes façons pas partir ?

L'Etranger Chez moi il y avait la guerre. Mais pour faire la guerre il fallait des armes, et les armes elles venaient toujours du Nord ? Après il y a eu des trêves, mais la guerre finissait toujours pas reprendre, parce que le commerce lui ne s'arrêtait jamais. Même des ennemis, même des sauvages, tu peux les réconcilier. Ils finissent toujours par mélanger leur sang, à côté d'un feu, devant un lac. Mais le commerce lui, il ne s'arrête jamais. Et puis les noirs, en Afrique, personne ne les compte, alors ils peuvent disparaître. Ma grand-mère elle, elle me disait qu'elle savait ce que c'était la paix. Elle disait, c'était il y a longtemps, et elle-même, elle ne l'avait jamais connue, mais elle avait entendu parler. Elle habitait de l'autre côté du fleuve. Dans son village, on disait qu'elle était Zaïroise. Après l'indépendance, il fallait qu'elle soit pour la révolution, et après quand les blancs sont revenus pour le pétrole, elle a travaillé dans une maison avec des riches. Un congolais qui s'était marié avec une américaine. Un jour, elle est partie, et on a retrouvé son corps dans la forêt. Morte. Moi aussi, je connais les riches.

Héphaïs La terre entière est remplie de sauvage !

L'Etranger Aujourd'hui, ce sont des Chinois qui achètent les terres à côté du village, et tous ceux qui n'ont rien d'autre, les vendent pour vivre un peu mieux, ou bien alors pour acheter un téléphone portable. Avec le diplôme « blanc », moi aussi je pourrais faire du commerce.

Héphaïs Peut-être que tu pourrais me prendre avec toi ? M'emmener ? Maintenant, on est associé tous les deux, non ? Et puis les Chinois, le ne les aime pas beaucoup non plus...

L'Etranger Pour le travail, je pourrais revenir alors ?

Héphaïs Ici, tu pourras faire tout le travail que tu veux... Libre ! Et avec moi, il n'y aura pas besoin de papier ou de diplôme. Mais il faut que tu sois là ce soir. Parce que ce soir, on va faire péter tout ça.

L'Etranger D'accord, je vais revenir après.

(L'Etranger s'en va. Héphaïs reste seul. Il regarde les bières qu'il a déjà bues, puis dans un grand contentement de lui-même, il regarde la déchetterie et la nature autour, non pas comme si tout lui appartenait, mais simplement comme si il y avait sa place, et qu'elle lui suffisait)

Héphaïs Dans une autre vie, j'aurais aussi pu être un dieu grec, oui... un dieu grec...

(Il boit une autre bière.)

XIV-

Le bord de la route. La camionnette. La Serveuse et Yavelde font l'amour. C'est la fin de l'après-midi, il fait très chaud. On ne voit pas leurs corps, on les devine seulement. Comme on devine l'attention, qu'elles se portent l'une à l'autre. Une immense douceur, dans un lieu improbable. Elles se sont rencontrées quand Yavelde travaillait pour une entreprise de nettoyage. Elle a essayé de l'aider, quand l'entreprise l'a renvoyée, sous prétexte que ses papiers n'étaient plus valables. Sans résultat. Elles se sont perdues de vue ensuite, et c'est par hasard, un jour en allant chez ses parents, qu'elle s'est arrêtée. Elle ne pensait pas la trouver elle, Yavelde. L'improbabilité de la rencontre a aidé le rapprochement des deux amantes. Depuis, elles se revoient, souvent. Aucune des deux ne posent de questions à l'autre sur les raisons de sa présence ici. Elles prennent simplement toutes les deux, ce dont le reste du monde ne veut plus. Dehors, la campagne de la fin d'après-midi irradie de chaleur. La végétation, les arbres, les haies, l'herbe, le blé et les fleurs répandent tout autour la senteur et l'évanescence de ce sentiment-là, qui témoigne lui-même d'un autre possible rapport au monde, caché, discret, déployé silencieusement à travers l'offrande qu'elles se font l'une à l'autre.

XV-

L'appartement. Le début de la soirée. Le professeur vient d'arriver. La mère s'apprête à partir travailler.

Le Professeur Je n'aurais peut-être pas dû venir... Je suis...

La Mère Oui, je sais qui vous êtes. Ma fille n'est pas là, mais vous pouvez entrer. Je l'attends, elle doit arriver. Moi, je dois partir travailler, on ne peut pas laisser le petit tout seul...

Le Professeur Je peux le voir ?

La Mère Il dort déjà. (Elle hésite) Mais oui, allez-y...

(Le professeur va dans la chambre voir son fils. La mère attend. Elle regarde sa montre et s'impatiente. Temps. Silence. Le Professeur revient)

Le Professeur Merci.

La Mère Vous ne voulez pas rester un peu ?

Le Professeur Je ne comprends pas.

La Mère Je vous l'ai dit, il faut que j'aille travailler. Ces derniers temps, je n'ai pas été très... Alors voilà, il ne faut pas que je sois en retard. Ma fille le sait, je ne comprends pas pourquoi elle n'est pas rentrée.

Le Professeur Oui, si vous voulez. C'est elle aussi que je voulais voir...

(Temps)

La Mère Je ne vous imaginais pas comme cela. A vrai dire je ne vous imaginais pas du tout. Vous pouvez vous asseoir... Faire comme chez vous... Je suis désolée, il n'y a pas d'alcool, ma fille interdit qu'il y en ait à la maison.

Le Professeur Dans ce cas, je vais l'attendre. Et si... (Il indique la chambre de l'enfant)

La Mère Ne vous inquiétez pas, il a mangé, il ne se réveillera pas.

Le Professeur Je vous remercie

(Temps)

La Mère Je connais ma fille, vous savez. Quoique vous pensiez, il ne faut pas lui en vouloir. Nous sommes des gens simples, très simples, mais la vie... ne l'est pas toujours avec nous. Au revoir monsieur. J'espère que nous nous reverrons.

Le Professeur Au revoir madame. (Elle sort)

XVI-

Le parking de l'université. L'Etudiant, la Serveuse, l'Etranger. La nuit commence à tomber.

La Serveuse (Indiquant l'Etranger) C'est lui.

L'Etudiant Pour le logement, on peut t'aider. On partage un appartement à plusieurs dans le centre. Il y a une chambre vide. C'est petit mais tu pourras rester. C'est tranquille.

L'Etranger Pour l'argent ?

L'Etudiant Pour l'instant on va s'arranger. Celui qui est parti avait payé plusieurs mois d'avance. Quand tu pourras, tu prendras la suite.

L'Etranger J'ai trouvé du travail à la déchetterie. Bientôt j'aurai de l'argent.

L'Etudiant Oui, on le connaît. C'est d'accord. Pour nous c'est bon.

L'Etranger Merci.

La Serveuse Et pour les papiers ?

L'Etudiant C'est mort. Tant que l'administration de la fac sera fermée, on ne pourra rien faire. La préfecture n'accorde même plus les rendez-vous pour les demandes d'ouverture de dossier. Il faut attendre.

La Serveuse On ne peut pas l'aider autrement ?

L'Etudiant Non. Tu es réellement étudiant ?

L'Etranger Oui.

La Serveuse Il devrait même avoir « Réfugié politique ».

L'Etudiant En quoi ?

L'Etranger En commerce.

L'Etudiant Ils s'en foutent. Ils ont des directives pour ne plus prendre personne.

La Serveuse Tu peux aller avec lui à la préfecture ? (A l'Etranger) Il connaît un des types qui est au guichet.

L'Etudiant Ok. On ira demain. (A la Serveuse) Tu lui dis pour la clé ? Il faut que j'y aille. Les flics encerclent le dépôt de bus. Il faut qu'on soit nombreux à l'intérieur.

L'Etranger Mais nous, on peut venir aussi, ça fera plus de monde.

(L'Etudiant et la Serveuse se regardent)

La Serveuse Oui, mais ça peut être dangereux.

L'Etranger Chez moi, il tiraient vraiment sur les gens. C'est pour cela que je suis ici.

L'Etudiant Allons-y alors, mais vous êtes prévenus, les flics sont là-bas.

(Ils partent tous les trois)

XVII-

La camionnette. Yavelde est avec le Frère. Ils roulent.

Le Frère Tu connais ce film, *Sailor et Lula*, de David Lynch. En anglais le titre, c'est *Wild at heart*, « Sauvage dans le cœur », c'est beaucoup mieux. C'est avec Nicolas Cage, tu connais ? C'est un type un peu comme moi, dans le film je veux dire, *libre*.

Yavelde (Elle rit) Toi, tu dis n'importe quoi !

Le Frère Pourtant je te jure, j'avais l'argent ! Avec ça on ira où tu veux, je pensais. Personne ne se mettra jamais entre nous *baby*, personne ne nous empêchera de vivre notre rêve. Seulement voilà, quand je me suis réveillé, je n'avais plus rien.

Yavelde Moi, je te ramène chez toi, tu me paies, et ensuite tu me laisses tranquille. Ok ? Je t'ai ramassé parce que je me suis dit celui là il n'est pas comme les autres, mais je ne veux pas faire *la vie* avec toi. Tu comprends *baby* ?

Le Frère Ouais, je comprends... Entre nous c'est comme l'univers, les planètes... On est à des milliards de kilomètres, et chacun envoie de la lumière dans l'espace sans savoir qui elle atteindra. Et nous on est comme deux de ces lumières, improbables au milieu de l'improbable, on se rencontre. Je trouve ça beau, moi, tu vois, beau...

Yavelde T'es complètement barge, toi (Elle rigole) Mais tu es le premier qui me dit que je suis une lumière ! Et comment est-ce que tu m'as trouvée ? Comment est-ce que tu es arrivée jusque là ?

Le Frère Ça, je ne sais plus... J'étais avec ma sœur, elle c'est une vraie folle. Elle a mis le feu à un hôtel, je te jure. C'est la vérité absolument, véritable... Alors on a sauté par la fenêtre pour se tirer, et après on a couru, mais il y avait du monde et on s'est séparé... *On s'est séparé dans le monde*... Et moi après, j'ai retrouvé des types que je devais voir. Je savais qu'ils pouvaient m'aider et je savais où il fallait aller pour les trouver. Waouh, les mecs ! On a fait le business, et après je ne me souviens plus de rien. Comment je suis arrivé jusqu'à toi, ça je ne sais pas.

Yavelde Ces types, je les connais. Ce sont eux qui t'ont amené. Ils m'ont dit : on te le laisse. Nous on peut rien faire avec celui-là.

Le Frère Ils ont dit ça ? C'est des salauds. Si on ne peut même plus faire confiance aux salauds, à qui on va parler, nous ? A qui on va parler ?

Yavelde La vie, elle est comme ça mon frère ! Notre vie à nous c'est d'être avec les salauds. Alors il faut qu'on apprenne malgré tout à s'en sortir, tout seul, même avec les salauds.

Le Frère Ma sœur, elle, c'est pas un salaud, c'est une vraie rebelle... Si elle avait voulu, elle aurait pu être une star de cinéma ! Non, vraiment, je te jure ! Il faut que je la retrouve, parce que sans moi, elle ne s'en sortira pas. C'est important quelqu'un qui a besoin de toi... Tu as quelqu'un qui a besoin de toi, toi ?

Yavelde Moi, chéri, le monde entier a besoin de moi !

Le Frère Waouh, ça c'est cool. C'est un peu comme dans mon histoire d'étoiles. Il y a des lumières qui se croisent...

Yavelde Je suis venue avec un cousin de mon père qui habitait en ville. Il a dit à mon père, je vais l'emmener avec moi, avec moi elle sera heureuse. Alors mon père a dit oui, et je suis partie. Mais ici, il a été arrêté, et je me suis retrouvée toute seule, alors je me suis cachée. Je me suis toujours cachée, c'est pour cela que je suis noire ! Dans mon pays, personne ne disait que j'étais noire. Il n'y a qu'ici, mais c'est parce que toujours, je suis obligée de me cacher. Mais il y a aussi des gens qui m'ont aidé ici, ceux-là non plus ils ne disaient pas que j'étais noire, ils disaient *Yavelde*, comme mon père.

Le Frère Qu'est-ce que ça veut dire *Yavelde* ?

Yavelde Je ne sais pas, c'est mon nom. Mon père aimait la littérature.

Le Frère Moi, je préfère le cinéma...

Yavelde Ça, c'est comme tu veux, chéri... Alors où est-ce que je t'emmène ?

Le Frère Il faut rouler, je te dirai. Il faut que je retrouve ma sœur... Ferme la fenêtre, je ne me sens pas bien. Il faut que je dorme un peu, je crois.

Yavelde Tu peux dormir va, moi je t'emmènerai où tu dois aller...

(Temps)

Le Frère Je te disais... Nicolas Cage... dans ce film *Wild at heart*... Il retrouve une fille, il l'emmène avec lui, et il leur arrive des histoires incroyables... J'adore ce film, c'est mon film préféré... (Il s'endort.)

(Elle le regarde dormir tout en conduisant. Elle met de la musique, doucement, pour ne pas le réveiller. Dehors des nuages tignent le ciel de rouge)

XVIII-

L'appartement. La Fille et le Professeur. Ils sont ensemble depuis un moment déjà. On entend de la musique au loin.

La Fille ... Ce doit être beau, le Nicaragua.

Le Professeur Très... Mais je n'y suis pas resté très longtemps. Mon organisation avait des liens avec la guérilla sandiniste. Je devais faire de la formation pour ceux qui arrivaient. Ils voulaient se battre, mais en contrepartie, on leur apprenait aussi l'histoire des mouvements révolutionnaires. La pensée... Marx, Lénine, Trotski... Celui que je connaissais le mieux c'était Gramsci, je venais de finir ma thèse sur lui. C'est pour cela que j'étais là-bas. Il y avait différents mouvements, la plupart étaient dans les campagnes ou dans la jungle, mais nous on était en ville. On essayait de convaincre tout le monde de faire la grève. La grève générale, pour tout bloquer. Il y avait des jeunes, des intellectuels, de types qui venaient de différents pays, et tous n'avaient qu'une seule envie, c'était d'en finir avec la dictature de Somoza. C'était tout, sauf des illuminés.

La Fille C'était en quelle année?

Le Professeur 79.

La Fille Tu avais quel âge ?

Le Professeur 23, j'étais très jeune à l'époque. Je venais de finir ma thèse, je venais juste de me marier aussi. Certains types à qui je faisais des cours, auraient pu être mon père.

La Fille Qu'est-ce qui s'est passé après ?

Le Professeur Les différentes composantes du mouvement ont fini par trouver un accord. Après l'histoire avec le journaliste américain, il y avait aussi des soutiens qui arrivaient du monde entier, et à partir de juin tout le monde a commencé à marcher vers la capitale. C'était... le peuple... La révolution qui était en marche. A ce moment-là, on recevait du courrier une fois par mois. J'ai reçu une lettre de ma femme. La lettre était étrange. Elle disait qu'elle était malade, mais que tout allait bien. C'était tout. Et elle demandait des nouvelles autres que ce qu'elle entendait à la radio, ici.

La Fille Tu es rentré ?

Le Professeur Non, pas tout de suite. J'étais à l'autre bout du monde, on approchait du but, je voulais rester. Je n'ai pas compris, et puis à ce moment-là, j'avais l'impression que ma place était vraiment là-bas, dans le mouvement, avec eux. Le 19 juillet, les sandinistes sont entrés dans Managua. La révolution a triomphé. Je suis rentré après. J'ai pris le premier avion et quand je suis arrivé, c'était trop tard. Ma femme avait été emportée par la maladie qui l'avait terrassée. Elle est morte lorsque j'étais dans l'avion. J'étais effondré. Par la douleur, mais pas seulement... Presque dans la même journée, j'avais vécu à la fois une joie, et une douleur, dont l'intensité était telle qu'elles s'annulaient l'une l'autre. J'étais incapable de réaction. Je savais aussi que je jamais plus, je ne revivrai un moment comme celui-là. Je ne pouvais rien faire, j'avais des fièvres, des fièvres, et pourtant je n'étais pas malade.

La Fille

C'est après que tu es venu ici ?

Le Professeur

Non, c'est plus tard, beaucoup plus tard. Je vivais de rien, à vrai dire je ne sais plus. Et puis un ancien camarade m'a retrouvé, et m'a dit qu'il y avait un poste qui pouvait être pour moi à l'université, ici, loin de Paris. Je n'avais rien d'autre à faire que d'accepter. Voilà. J'ai continué à faire mon cours pendant des années. Je travaillais, je préparais, j'allais à l'université et après je rentrais chez moi. Je me suis marié, mais très vite ça a déraillé, comme une chose impossible, dès le départ. L'été j'allais en Lozère, chez cet ami qui m'avait trouvé ce poste. Rien d'autre. J'avais gardé les mêmes idées, mais je ne pouvais plus faire de politique, et pour les sentiments, c'était la même chose. Et puis un jour je t'ai vu arrivée. Tout cela était très improbable pour moi. (Temps) Je ne suis pas venu à cette fête par hasard. Je ne t'ai pas suivie après simplement parce que nous avions trop bu, et pas non plus simplement parce que tu me le demandais. Je t'ai suivie parce que je voulais être avec toi. Parce que simplement, je voulais être avec toi.

(Temps. Elle vient dans ses bras. On entend du bruit dehors)

La Fille

Les gens sortent dans la rue même le soir maintenant. Il y a de plus en plus de monde. Ils ne se reconnaissent plus dans ceux qui les représentent. Le vieux monde est mort, mais il ne le sait pas encore. Je veux sortir moi aussi. Attends... (Elle va chercher l'enfant. Temps) Viens.

(Ils sortent)

Poème de Caroline

*Sang
d'un incendie de neige
Dans l'odeur de l'aube
quand subitement la conscience du possible
apparaît
Je ressens la lumière
la violence bleue du désir
qui modifie les rapports des êtres et des choses
dans la solitude du monde
l'épuisé*

*Il reste une fleur qui n'a pas été vendue
Le tremblement d'un cœur
pendu aux arbres alentours
Un poème pauvre
La joie criante d'une révolte
Un embrassement
Un temps nouveau*

*Je suis tout
ce que n'emporte pas l'avion
Chair et corps gelés
Laissée
Je me tiens dans l'acmé
de ton souffle
celui de ta chaleur
celui de ta respiration
Et comme toutes celles qui le furent avant moi
Me voici...*

XIX

La déchetterie. Des braséros éclairent faiblement la nuit. Le canapé en cuir est au milieu de palettes de bois et d'objets destinés à être jetés, mais récupérés par Héphaïstos. Dans la semi obscurité, des gens boivent, fument, discutent, mais aussi dansent, rient. On ne devine que les silhouettes, des ombres, et parfois on entend les voix qui se mêlent.

...

Une Voix ... Si on sépare l'action de toute pensée, on va plus vite, mais on abandonne aussi une part de soi-même...

Une Autre voix C'est le capitalisme qui nous sépare. Il nous sépare des autres, il nous sépare de nous-mêmes, de la nature aussi. Nous survivons d'aliénations, de drogues, de bonne conscience, toutes inséparables d'un sentiment d'accélération de la vie. Personne n'a plus de temps pour rien, et malgré cela, nous sommes pris tous dans des désirs de possessions infinies... Mais si à un moment, à un moment seulement, nous parvenions à arrêter ce mouvement, si nous parvenions à recomposer une pensée qui puisse être ancrée dans le réel, si nous pouvions nous redéployer en tant qu'êtres sensibles capable d'imaginaire, alors nous verrions notre vie telle qu'elle est, c'est à dire atrophiée.

Une Troisième Moi, je n'ai pas besoin qu'on me montre ma vie atrophiée. Je sais très bien qu'elle l'est. Mais comment changer ? C'est cela la question que je me pose.

Une Quatrième Je ne comprends pas.

Une Cinquième Il a raison, nous n'éprouvons plus le monde. Nous payons les autres pour l'endurer à notre place.

La Troisième Ce que nous vivons ici, croyez-moi nous l'éprouvons. Et si notre vie pouvait changer, nous serions tous d'accord.

Une Deuxième Alors d'où vient ce sentiment que rien ne plus altérer le cours des choses ? C'est comme si nous suivions un mouvement qui n'est plus le notre, incapable d'inscrire notre propre nom, sur notre propre vie. Qu'est-ce que ça veut dire, l'homme n'est plus un être historique ? Est-ce que je ne suis plus capable, en tant qu'être humain, d'écrire ma propre histoire ? Seulement de m'abandonner à une destinée que définitivement je ne pourrais plus choisir ?

Une Sixième Il faut réinventer tout cela. La question, elle est politique. Si nous sommes ici, à parler dans la nuit, c'est qu'on ne veut pas de nous ailleurs. On critique la violence, mais on oublie souvent que cette violence-là, ne fait que répondre à une autre violence, plus destructrice encore, mais invisible, cachée dans l'illusion des rapports pacifiés de la domination.

La Quatrième Vous allez me trouvez ridicule, mais c'est la joie que j'éprouve devant la vie, qui est révolutionnaire pour moi, comme un désir incommensurable de voir surgir un autre monde.

...

Une Voix Je vais chercher du bois.

Une Autre Attends je viens avec toi.

...

Une Voix Tout ça, ce sont des discours.

Une Autre Il faut bien commencer quelque part.

Une Troisième Le problème c'est que tout le monde est d'accord, mais dans les faits, chacun reste sur ses préoccupations, et s'en sort comme il peut.

La Première Le résultat n'est pas meilleur.

La Deuxième Non, mais au moins il y a une espérance.

Une Quatrième Cette espérance-là est fausse.

La Deuxième Qu'est-ce que tu en sais ? Et d'abord qu'est-ce qu'il dit Marx là-dessus ?

La Troisième Oh non, pas Marx !

Une Quatrième *Des statues démontées qui descendent le fleuve jusqu'à la mer...*

Une Cinquième Oui, je l'ai vu, c'est un film d'Angelópoulos.

La Deuxième Tu préfères la pourriture ?

La Première Pourquoi tu parles de pourriture ?

La Troisième Parce que l'extrême droite est partout, on ne la voit même plus.

La Quatrième Je ne fais pas de politique.

La Troisième Qu'est-ce que tu en sais ?

...

Une Voix Oui, mais pourtant il y a tant de mensonges, tant de mensonges...

Une Autre Moi je trouve qu'il faudrait aussi parler de la solitude.

Une Troisième Qu'est-ce que tu veux dire ?

La Deuxième Rien, je veux dire, il faudrait aussi parler de la solitude.

...

Une Voix Moi par exemple, j'ai un travail, je ne me plains pas. Mais qu'est-ce qui va se passer maintenant? Il paraît que si je tombe malade, je peux être licenciée, c'est vrai ça ?

Une Deuxième Si tu ne peux pas reprendre ton ancien poste, ils t'en proposeront un autre, mais un seul, et si tu ne l'acceptes pas, alors ils te mettront dehors.

Une Troisième C'est dégueulasse !

Une Quatrième Moi ce qui me révolte, c'est que ce n'est plus la loi qui décide. Pour la durée du travail, pour les heures supplémentaires, même pour les licenciements...

Une Cinquième Ils vont vraiment faire ça?

Une Sixième Ils ont tous les droits ! Regardez ce qui se passe en Pologne, en Hongrie, en Turquie... aux Philippines, aux Etats-Unis...

La Troisième On vit vraiment dans un monde de merde !

La Première Heureusement ici, on a encore la démocratie...

La Deuxième Ah oui ? Et tu décides de quoi ? De la couleur de tes chaussettes !

...

Une Voix Regarde le ciel par là...

Une Autre C'est la ville... Avec les lumières, on dirait que toute la ville est un incendie !

...

Chanson

Pour arriver jusqu'à toi
Je remercie ton corps
de m'avoir attendu
Il a fallu que je me perde
pour arriver jusqu'à toi
Je remercie tes bras
d'avoir pu m'atteindre
Il a fallu que je m'éloigne
pour arriver jusqu'à toi
Je remercie tes mains
d'avoir pu me supporter
Il a fallu que je brûle
pour arriver jusqu'à toi

Pour arriver jusqu'à toi
Pour arriver jusqu'à toi

...

Dans la nuit, Héphaïstos lance la fusée d'un feu d'artifice, qui dans l'obscurité, embrase tout le ciel de la déchetterie, et se transforme en une fleur, qui aurait attendu le moment propice pour éclore.

...

Musique, Legião Urbana avec Renato Russo, chantant *Tempo perdido*

<https://www.youtube.com/watch?v=2hr7Uqu6G80>

...

Une Ombre (En équilibre sur le rebord d'une benne, parlant à toute la nuit) Je suis la plus belle du monde !... Je suis la plus belle du monde !... Je suis la *poubelle* du monde...

(Elle reste en équilibre quelques secondes, les autres rient)

...

Une Voix J'arrive du centre ! Un étudiant a été blessé. Il a été emmené aux urgences. Il est aux soins intensifs à l'hôpital. On ne sait pas s'il va s'en sortir.

Une Deuxième Qu'est-ce qui s'est passé ?

La Première On ne sait pas exactement. Les flics l'ont pris et se sont acharnés sur lui. Il a voulu s'échapper, mais ils lui ont tiré dessus. C'est un Congolais, personne ne sait son nom.

...

Silence. Dans de la nuit des silhouettes se croisent, d'autres restent immobiles, certaines s'asseyent à l'écart. Comme une confiance dans le temps qui se serait perdue. Ceux-là ne considèrent plus le monde comme un espace où l'on peut vivre, mais déjà où solitaire il faut survivre. « La nuit nous ressemble », pensent certains, avant de repartir.

...

Le rêve de Yavelde

Je veux dire, je n'avais plus de nom... car seul l'amour pouvait donner un nom. Tous les autres noms ne sont que des moyens de faire. Mais le nom que donne l'amour, tel un fruit ou un oiseau, celui-là que tu nommes est un autre monde. Celui que l'on dit sauvage parce qu'on n'en comprend pas le sens, alors le mot s'invente à partir de son impression, de son chant, afin que notre monde lui-même devienne plus grand. Tout le monde est connu, chaque recoin de terre, d'océan, de forêt est cartographié, et il n'existe aucun homme qui ne sache pas ce qu'est le Coca-Cola. Ce monde-là est fermé sur lui-même, et plus il fonctionne, plus il se ferme, se remplissant, se densifiant, jusqu'à devenir comme la marre débordante d'une eau usée. Mais le chant qu'un enfant invente à l'arrière d'une voiture lors d'un voyage trop long, mais le mot impropre qu'un homme ou une femme étrangère emploie pour essayer de se conformer à un système administratif, l'averse qui dément la prévision du temps, l'oubli d'un rendez-vous ou la pensée toute simple d'un nouvel amour, qui peut-être même

n'existera jamais, tout cela ouvre le monde... Et l'infini de l'univers n'est pas aux confins de l'espace, il est ici, et nous pouvons le sentir. Cet infini ré-ouvre notre propre monde, comme la main s'ouvre pour accueillir. Il redonne un nom à tout ce qui fut oublié, et qui reste pourtant comme une pensée elle aussi sauvage, qui ne se nomme qu'à partir d'une intuition, un rêve ou bien cela, une espérance, une lutte qui encore pourra venir bousculer l'ordre établi de la certitude, pour faire entendre de nouveau le chant sauvage de celui qui fut exclus du monde, mais reste dans son ombre. Son ombre... voilà à quoi je rêve... une persistance...

...

Héphaïs

(S'avancant vers le public pour finir) Ou alors la *statue* d'un dieu grec...
Francis, c'est ça que je voulais dire... LA STATUE D'UN DIEU GREC !

FIN